

Impression soleil couchant

Julien Blanchard

Number 9, 2008

Télécommandes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/294ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blanchard, J. (2008). Impression soleil couchant. *Biscuit Chinois*, (9), 50–59.



Julien Blanchard

Julien Blanchard vient d'arriver à Montréal. Julien Blanchard est, comme on le lui fait sans cesse remarquer, plus grand que la moyenne, ce à quoi il répond souvent qu'il est « complètement bourré. » [sic].

On lui reproche de parler anglais avec un accent british et de commencer certaines phrases par : « quand j'étais en [insérer pays] », mais lui croit que les autres exagèrent.

Julien Blanchard aime bien rencontrer des gens intéressants qui ont eux aussi le coude léger et aime à dire n'importe quoi. Payez-lui de l'alcool propre à la consommation et vous deviendrez son meilleur ami.

impression soleil couchant

Il y a des jours où je rentre chez moi en sachant qu'il n'y aura rien. Ça peut arriver n'importe quand, cette sensation, comme une certitude. Ça peut être une belle journée, avec les oiseaux qui gazouillent, les écureuils qui gambadent et tout ce qu'on veut de joyeux, mais quand j'arrive devant la porte, il y a une sorte d'impression qui flotte sur les marches pavées. La serrure inexpressive de la poignée me fixe d'un air étrange, et puis là, je sais. Je sais qu'il n'y aura rien. Pas de courrier, pas de message sur la boîte vocale, pas de courriel, rien. Comme si les lieux étaient retournés à eux-mêmes, comme s'ils étaient inhabités depuis toujours, comme si le silence des objets était avide de bruit, de vie.

Quand ça arrive, il n'y a rien à faire. Je retire mes souliers et n'ai qu'à constater le vide pressenti : même pas de circulaire, même pas de mémo, même pas de courriel pour me suggérer d'*enlarger* mon pénis.

C'est une journée comme ça aujourd'hui.

Et il fait beau. C'est vraiment une journée vivante avec des gens souriants dans la rue – sauf un gars qui était fou – et des gamins criards en vélo. Une sorte de journée

d'été tumultueuse, chaude et sèche, au cours de laquelle tout le monde se rue à l'extérieur, sous la brise fraîche et les colonies de petits nuages qui peuplent le ciel, les clans entiers de cumulus qui jouent à saute-mouton. Un ciel comme un tableau de Constable. Un firmament qui me donne envie de m'arrêter et de le regarder jusqu'à la tombée du jour, qui me fait regarder par la fenêtre comme un con pendant des dizaines de minutes, parce que parfois, j'aimerais que ma vie se résume à regarder le ciel par la fenêtre.

D'un coup, tout ça se dissipe. Le vide se sent, frôle la peau, de plus en plus dense au fur et à mesure que j'approche du logis. La porte semble plus fermée qu'à l'habitude.

Pourtant elle s'ouvre et je la franchis. Le vide se concrétise autour de moi, se fait sentir comme une présence importune, comme un espion qui s'est terré et qui observe tout. Je me tiens là à écouter le silence qui m'écoute. Au cas où j'entendrais quelque chose, où je surprendrais un espion qui serait venu m'épier. Mais il n'y a jamais que moi.

Alors je fais quelque chose de plutôt insignifiant. Il y a de la vaisselle sale, des trucs qui traînent, mais j'ignore tout. Je vais droit au placard pour en sortir une bière, je mets les deux pieds sur le balcon et assois mon cul sur une chaise en plastique, puis je me grille une cigarette en continuant à regarder le ciel.

À droite, il y a un petit amas de nuages gris qui pleuvent, des taches sombres aux contours incertains qui s'étiolent. À gauche, un avion de ligne fend l'azur de son sillage blanc et, tout au fond, le crépuscule, le soleil

ébouillante des strates de nuages, un ciel de magma qui se fige dans une lente ébullition.

Je suis sur la Rive-Sud, immensité géographique où tout gît en quartiers cartésiens, où l'asphalte neuf des boulevards se fait broyer par des voitures énormes, où la vie bat au tempo de la valse des pompes de piscine. Je suis assis sous un gazebo à regarder cet orchestre jouer la musique la plus insignifiante du monde, celle des gens qui règlent leur vie au quart de tour.

Ça peut être si facile de dérouter ces gens-là. Parfois, pour faire la conversation, on me demande ce que je fais, ce que je suis. Je suis paysagiste vendeur de vin futur étudiant en littérature. C'est banal et tout simple, pour moi, c'est ma vie, aussi petite soit-elle. Pourtant, ça déstabilise beaucoup de gens. Comme si en une seule phrase, il y avait trop d'informations contradictoires. Comme si en une seule personne il s'en trouvait plusieurs qui ne peuvent cohabiter. Il faut dire que ce n'est peut-être pas dit de la façon la plus claire du monde, mais c'est trop long à expliquer dans les détails. J'ai déjà essayé et ça ennuie les gens. La version brève, elle, a au moins le mérite de les déstabiliser. Elle ne les intéresse pas plus, mais je n'aime pas les chars, je n'écoute pas la télévision ni la radio et je me contrecâlisse du prix de l'essence, alors on est souvent dans une impasse dès le départ.

Tout ça pour dire que les gens, après qu'ils aient appris la façon dont j'occupe mon temps, prennent un sourire statique et hochent la tête à intervalles réguliers. Je peux voir leurs dents sécher si on est au soleil, et leurs coups d'œil nerveux de part et d'autre, à la recherche d'un visage qui pourrait les secourir. Dans leurs regards, je lis la peur – oui, la peur – que je me mette à parler

de François-René de Chateaubriand ou de Réjean Ducharme. En fait, si j'en parle, c'est juste pour dire que je n'ai rien lu de ce qu'ils ont écrit, et que bof... je n'en ai pas vraiment envie.

Les gens ont peur pour rien, parfois.

Quoique moi aussi j'aurais peur, si je rencontrais un astrophysicien, qu'il se mette à me parler de Hubert Reeves, de la vitesse d'expansion exponentielle de l'univers et de l'antimatière. J'en ai croisé un l'autre jour et j'ai dû supporter ses principes cosmiques, ses télescopes et ses accélérateurs de particules, du début à la fin d'un souper d'amis, « du Big Bang au Big Crunch », qu'il aurait dit en riant. On était reliés de façon très, très distante, c'était le chum de l'ex de la blonde de mon cousin. Par chance, le vin était à ma portée et je m'en suis versé verre sur verre pour cesser de l'entendre, je me suis carrément saoulé dans sa face, dans sa face à lui tout seul, parce que personne ne m'est venu en aide.

À la fin de la soirée, la blonde de mon cousin m'a dit : « t'avais l'air de bien t'entendre avec le scientifique », le plus sérieusement du monde, et j'ai éclaté d'un rire franc au début et qui est devenu hystérique. Dix minutes plus tard, affalé sur le divan du salon dans un sommeil éthylique, j'avais surtout l'air d'un paysagiste qui boit un Premières Côtes de Blaye comme une quille de Black Label et non d'un intellectuel qui ne veut rien savoir de Chateaubriand.

Il reste que ça peut être justifié d'avoir peur des étrangers. Cet après-midi, par exemple, je marchais sur Beaubien en partageant mon attention entre les nues et les filles en robe d'été, et je n'ai rien vu venir. Ni la voiture de police qui passait et qui s'est arrêtée en crissant

des pneus, ni l'ivrogne qui s'était mis à m'invectiver, encore moins la télécommande qu'il m'avait balancée par la tête en guise de préambule. Ça a fait mal. C'était une grosse télécommande universelle, grise avec des boutons pour malvoyants, et il avait du poignet, le gars. Une chance que la police a tout vu et qu'elle est intervenue, parce que quand mademoiselle l'agente est venue me trouver pour me demander si ça allait, je n'avais toujours pas compris ce qui m'était arrivé, ce que j'avais bien pu faire et si moi-même je n'étais pas un peu timbré de contempler l'objet sur le sol en me disant : « je viens de recevoir cette télécommande-là par la tête. » Sans son intervention, le furieux aurait peut-être continué avec un lecteur DVD ou une télévision haute définition. « Est-ce que c'est pire une télévision normale ou haute définition, vous croyez ? » C'est tout ce que j'ai trouvé à répondre à l'agente de police. Ses verres fumés étaient très foncés, mais j'ai senti qu'elle me regardait en se demandant s'il ne valait pas mieux m'emmener au poste moi aussi. Sans lui laisser trop le temps d'y penser, j'ai fourré la télécommande dans mon sac à bandoulière et me suis dépêché en direction de l'édicule sur Beaubien, derrière la grosse église verte.

C'est avec un paquet de cigarettes, un livre de Sylvain Trudel, une télécommande et un bail fraîchement signé que je me suis retrouvé dans la rue Violette d'Otterburn Park, devant la maison de mes parents en vacances. Cette maison qui sentait le vide, qui de loin empestait déjà le néant. J'ai fait comme à l'habitude, nonobstant les traîneries, et je suis maintenant avachi sous le gazebo du balcon avec une bière tablette et une clope, à regarder les nuages se mouvoir comme des plaques tectoniques devant le soleil rougi. Je suis entouré d'espions qui

ont encore une fois gagné la partie de je-t'écoute-qui-m'écoute, quand tout à coup le téléphone se met à hurler, étripant le silence d'un coup.

— Arrête de débarquer dans ma vie. Mon chum, c'est un bon gars. On se construit à Brossard au printemps. Tu pourras jamais m'offrir quelque chose de stable. La littérature ça ne paie pas l'hypothèque. Non, je viendrai pas à ta pendaison de crémaillère. Arrête de m'écrire.

C'est Mélanie au bout du fil.

Mélanie, c'est une fille qui a quitté les *shootings* de magazines pour devenir comptable agréée, belle comme un ange, que j'ai séduite à seize ans avec des yeux bleus et des lettres enflammées. Une femme superbe avec qui j'aurais pu faire ma vie si je ne la menais pas comme un con la plupart du temps. Si je ne buvais pas de l'alcool fort devant mon ordinateur en écrivant des trucs pour je ne sais pas trop quoi, si je n'avais pas envie de regarder sous toutes les jupes multicolores qui flottent au vent, si je ne partais pas à tout bout de champ avec trois sous au fond des poches pour aller voir si la vie est plus belle ailleurs. À chaque fois que je rentre au pays, je ne peux pas m'empêcher de lui écrire un petit courriel, de lui donner un petit coup de fil pour voir si ça mord encore au bout de la ligne, parce que dans mes nuits solitaires du bout du monde j'en viens toujours à penser à elle.

Elle termine sa tirade par un « adieu, Julien » vibrant, avec plein de trémolos dans la voix, qui me rappelle ces fois où mes billets d'avion achetés sur un coup de tête la faisaient pleurer dans l'obscurité d'une nuit, où malgré sa douleur, fidèle amoureuse, elle venait quand même enfouir ses longs cheveux et ses larmes entre mes bras. Je nous ai brisé le cœur un nombre incalculable de fois

et cette tristesse qui nous a toujours unis la trouble quand je reviens dans les parages. Elle veut vivre en paix, sans mon spectre de bohémien insaisissable qui lorgne au-dessus de son équilibre émotionnel, et c'est son droit.

Il y a un long silence au cours duquel on s'écoute respirer une dernière fois. Notre passé tout entier se comprime jusqu'à devenir un petit trou noir dans ma poitrine. Je la laisse raccrocher.

Le soleil me regarde droit dans les yeux alors que la maison est de nouveau envahie de vide. Le soleil me regarde droit dans les yeux, moi, assis sous le gazebo avec ma bière, un nuage gris passe au-dessus d'Otterburn, un nuage qui s'étirole en grosses gouttes lourdes s'abattant contre la toile au-dessus de ma tête. D'abord quelques-unes, en un cliquetis humide, puis des trombes, en vagues assourdissantes. Un crépitement. Un crépitement, comme celui d'un téléviseur infesté de parasites, un écran sur lequel apparaît par intermittence ma petite vie à moi à l'heure des nouvelles du soir, alors que je ne suis là qu'à boire une bière avec mon trou noir. Un écran qui me montre des images ramassées par des espions : moi qui glande tout seul sur le balcon, mes voyages qui n'ont servi à rien, des gros plans du visage de Mélanie au téléphone, qui me supplie d'arrêter de jouer avec son cœur, de cesser d'exister, équation insolvable dans son monde de comptable.

Une série d'images insoutenables, peut-être imaginées, sans doute hallucinées, mais qui n'en sont pas moins insupportables et qui ne m'en vrillent pas moins les tripes. Je plonge la main dans mon sac pour y puiser l'effet lénifiant du tabac et la première chose qui me tombe sous la main est la télécommande. La télécom-

mande à demi enroulée dans ma copie du bail, cette saleté de télécommande qu'un vieux schnock de malheur, ivre comme un Polonais et prévoyant comme un devin, m'a jetée comme une foudre divine.

Justement, j'aurais vraiment besoin de changer de poste.

Qui vient prendre un verre ? 514-791-8672.